



Du mont Kailash à l'Himalaya

Au sommet du Mont Kailash, le royaume céleste de Shiva, il existe un temple à sa gloire d'une beauté immaculée. Devant Nandi, le taureau sacré qui en garde l'entrée, Indra, Vishnou, Brahma et tant d'autres dieux, pour y déposer leurs offrandes, faisaient la queue.

Ces créatures célestes, leurs mains jointes, tête baissée, genoux fléchis, s'approchent de celui qui porte en guise de couronne la lune renaissante, puis déposent des offrandes à ses pieds. Aux fond de leur cœur et jusqu'au plus lointain du cosmos, résonnent des hymnes chantés à la gloire de celui qui n'a connu ni la naissance ni la mort.

En leur compagnie vivait un yogi, fin connaisseur des quatre Védas, que Shiva lui-même avait décidé d'initier à ses mystères. En disciple, ce yogi étudia d'abord la manière de réduire son corps à la taille d'un atome, puis il apprit à maîtriser les huit pouvoirs occultes du yoga, qui sont les huit étapes qu'un rishi doit dépasser afin de prendre pleinement conscience de ses actes, de son existence et de la toute-puissance de son âme.

Ces huit pouvoirs sont :

- _ l'attention, qui permet de parvenir à son objectif sans songer à la futilité,
- _ l'acceptation,
- _ la tolérance,
- _ le détachement,
- _ le choix
- _ la décision, qui permet de différencier le bien du mal, le vrai du faux, le courage dans l'adversité,
- _ le retrait qui permet d'accepter l'échec,
- _ et l'altruisme.

Son initiation accomplie, le yogi entreprit de visiter son vieil ami le très vénérable sage Agastya. Pour ce faire, il traversa le ciel comme un oiseau, quittant Kailash un matin pour rejoindre les beaux rivages vallonnés du verdoyant pays Tamoul, le soir même.

Après qu'il eut visité Agastya en sa cabane, commença pour lui un grand pèlerinage qui le mena jusque dans l'Himalaya, afin d'y honorer Shiva, le Père protecteur de la Nature. Il visita dans ce dessein le temple de Pashupatinath à Katmandou et celui enneigé de Kedarnath, situé au-dessus même du vol des oiseaux.

L'adoration du Gange

Le yogi voulut alors se rendre à Varanasi, car c'est dans cette ville que réside Shiva, lui qui permet à la mort de ne plus être suivie de naissance. Depuis ses sommets inaccessibles et éternellement enneigés, le yogi descendit alors le fleuve sacré, se baignant à chaque étape parmi lesquelles Gangotri, Devaprayang, Richikesh, Haridwar et Prayang furent les principales.

Où qu'il fût, il priait le Seigneur avec intense dévotion, de même que tout au long de son chemin, il n'avait de cesse de prier la déesse Ganga.

Son humilité, sa maîtrise parfaite des Védas et du Yoga, partout attiraient à lui une généreuse foule de badauds. La plupart d'entre eux étaient des pèlerins dont le souhait le plus cher était de se parfaire dans leur étude de Shiva et Ganga. Marchant en solitaire toute la journée, ils se réunissaient le soir autour d'un feu de camp pour partager une soupe de lentilles. Ensuite, ils s'endormaient les uns contre les autres, pour se réchauffer, sous de mince toile de chanvre en guise de tente.

C'étaient de vieux pèlerins. Parmi eux, certains étaient des criminels qui avaient revêtu la robe rouge des sadhus pour échapper à leur destin et cacher le sang dont ils avaient été éclaboussés. La plupart étaient de pauvres vieillards revêtus de la toge blanche des renonçants et qui avaient atteint l'âge de la vie où l'homme n'est plus qu'un poids pour lui-même et sa famille. Tous avaient laissé derrière eux femmes et enfants pour entreprendre le plus sacré de tous les pèlerinages, celui qui devait les mener à la mort et à l'éveil.

Alors que le feu de camp crépitait, et que des oiseaux de nuit et des chauves-souris volaient au-dessus de la forêt, regardant la lune, ces pèlerins imaginaient le golfe du Bengale et la bouche du Gange,

ou se remémoraient le glacier de Gaumukh et le mince torrent qui en coulait, et qui chaque jour ne cesserait de grossir à leur côté pour devenir le Gange : la matrice de la vie, la source de toute prospérité. Au fil de leur randonnée, dont le terme sera leur propre mort, c'était avec le plus grand des ravissements qu'ils voyaient le fleuve irriguer les plaines et permettre à la terre de ne pas être un désert.

Quelque mille kilomètres plus à l'est, et un mois complet de marche, en amont du Gange, les pèlerins arrivèrent finalement en vue de Varanasi, la ville sainte d'entre toutes les villes saintes.

Avant d'entrer dans la ville, dont la clameur des cymbales se percevait à des kilomètres à la ronde, notre yogi errant se mit à l'écart du chemin de pèlerinage, et assis en tailleur sur un lit d'herbes sauvages, il prit le temps d'adresser à Shiva, afin que son âme fût correctement préparée à recevoir en elle toute la brillance et toute l'énergie divine de la ville sans pareil.

Après avoir fait des libations, il fabriqua avec de la boue un lingam, puis prononça le mantra en hommage au Feu et à Vishnou : « Que ces dieux soient satisfaits de mes mantras, qu'ils renforcent encore leur puissance ! » dit-il alors en levant les bras au ciel.

Avec son briquet de silex, il alluma ensuite une petite bougie de saindoux avec laquelle il fit fondre un peu de beurre dans le bol qui lui servait à recevoir les offrandes, puis, en déversant régulièrement le liquide jaunâtre sur le lingam de terre, il prononça la guirlande de mantras qui constitue le Sri Rudram, le plus sacré des chants ésotériques destinés à Shiva.

Ces paroles prononcées d'une parfaite prosodie, notre yogi entra dans la ville sainte.

Varanasi

Si petits sous les murs cyclopéens des palais-ashram des bords du Gange, et ne s'éloignant pas de la rive à cause des remous vaseux, des pèlerins barbotaient dans une eau divine. Là, des femmes drapées de saris multicolores qui collaient à leur peau et des hommes torse nu, montaient et descendaient les escaliers qui menaient vers le fleuve le plus vénéré au monde.

Il y avait là des Tamouls, à la peau si noire qu'elle en était voilette, des Télougous, aux globes oculaires proéminents, rappelant leurs lointains cousins les aborigènes d'Australie, des Rajasthanis aussi composaient ce cortège permanent, dont les femmes telles des gitanes arboraient des bijoux qui leur pendaient des oreilles au nez, de même que les Maharatis, reconnaissables à leur turban chatoyant, les bengalis, les Panjabis, les Assamaïs dont les cheveux étaient entourés d'un bandeau blanc et rouge, tous les peuples du sous-continent s'étaient donné rendez-vous sur les bords du Gange, chacun de leur côté, en familles, en colonies, dévalant les ruelles, se bousculant à peine, pour s'en aller barboter dans les eaux putrides mais sacrées de la déesse fleuve.

Sous de très grands parasols d'osier dont les armatures en fer forgé faisaient plus de deux mètres de diamètre, des grosses femmes assises sur leurs fesses comme la déesse sur le monde, vendaient des offrandes aux pèlerins : des petites bougies de saindoux qu'ils déposaient ensuite dans le Gange, et qui flottaient comme des guirlandes sur des centaines de mètres, virevoltant entre les bouts de cadavres qui remontaient à la surface.

Des mains courantes de cordes avaient été installées sur les ghâts pour aider les plus infirmes à descendre se baigner. Aveugles, vieillards et handicapés, tous attendaient donc leur tour pour tremper leurs chevilles dans le fleuve rédempteur. Tout autour

d'eux, se purifiant au propre comme au figuré, des femmes et des hommes dont les couleurs de peau possédaient toutes les nuances possibles du noir au blanc, se lavaient les cheveux et s'astiquaient les corps avec vigueur, en utilisant un savon noir qui sentait le patchouli jusque sur la rive. Une fois leur toilette divine effectuée, demeurant dans la vase, ils se brossaient les dents et pissaient, sans pudeur, ni honte, en union totale avec leur déesse et les singes et poissons alentour.

Quelques mètres plus loin, passaient devant eux des barques et des radeaux, qui transportaient des familles entières de pèlerins qui n'en finissaient plus de déposer dans les flots les offrandes qu'ils avaient emportées avec eux depuis leur province : chiffons bénis, lampions, fruits, encens : toute chose était bonne à jeter en offrande, tandis que des rats suivaient les cortèges en nageant, espérant prendre leur part du festin avant qu'il ne sombre dans les profondeurs de Ganga.

À la tombée du jour, alors que les pujas du soir résonnaient aux quatre coins de la ville, des torches de tissus parfumés furent enflammées, des instruments de musique furent joués sur des terrasses, des fumées de senteurs s'échappèrent des cuisines, et des drapeaux se levèrent, tandis que ne cessaient d'affluer toujours plus de dévots qui venaient se prosterner et se baigner dans le Gange.

Où que notre yogi errât dans les dédales de la vieille ville de Kashi, les psalmodies des Védas montaient à ses oreilles pour leur procurer la plus douce des délectations. Véritablement, à chaque coin de rue, l'amour de Shiva raisonnait jusque dans le cœur et l'esprit des pèlerins qui en tout lieu étaient de passage en courbant le dos et la tête, en signe d'admiration, faisaient pour certains d'entre eux le tour de la ville les genoux au sol, absorbés en d'intenses et infinies gémissements. La ville fourmillait aussi de mages qui, en échange de quelques offrandes, lisaient la destinée des pèlerins dans les étoiles et le reflet des pierres précieuses.

Alors que l'air se rafraîchissait, les sadhus sortaient des tentes qu'ils avaient installées sur les ghâts et donnaient des cours de yoga à une foule venue de partout pour s'aguerrir dans la pratique de la prière sportive et méditative.

En se contorsionnant pour imiter les animaux sauvages dans leur stature symbolique, dans un état second, ils entortillaient dans tous les sens leurs membres maigres et saillants, mettant pieds par-dessus tête, pour demeurer des heures entières immobiles face à

leurs disciples d'un après-midi. Figés dans de telles positions, ils avaient tout à fait l'air de fous, mais tout le monde dans l'assistance aurait voulu être comme eux, capables de faire une telle abstraction de la douleur et de l'effort et chacun vénérât ces vieillards aux nattes enroulées sur la tête comme de véritables demi-dieux.

Ailleurs, des hommes nus, le muscle du pénis entaillé, pour ne plus jamais bander, les couilles cerclées d'une bague de fer, pour ne plus jamais jouir, empoignaient à pleine main le bout de leur sexe pour porter des rochers avec, devant les regards médusés et admiratifs des pèlerins, attroupés en masse devant ce spectacle d'haltérophilie mystique et burlesque.

D'autres sages, plus rares, enseignaient le yoga dans sa forme la plus fanatique et la plus puissante : ayant un jour fait la promesse de ne jamais baisser le bras, ou de ne jamais plus ouvrir la main du reste de leur vie, ils allaient ainsi, vitrine humaine de l'abstraction et de l'abnégation, le bras éternellement levé avec au bout une main pour toujours refermée. Au fil du temps, caillouteux et tranchants comme des griffes, leurs ongles étaient entrés dans leur paume pour ressortir de l'autre côté de leur main, pour s'entortiller ensuite sur eux-mêmes en montant vers le ciel sur des dizaines de centimètres.

Pour tous ces moines errants et magiciens, il s'agissait de faire la démonstration de leurs efforts passionnels pour s'oublier, eux-mêmes et tout ce qui les attachait au Samsara et à Maya, l'illusion gardienne de la réalité. Dans un effort sublime pour contrôler leurs émotions, leurs pensées, ils essayaient d'attendre le détachement absolu, c'est-à-dire le para-nirvana : l'absolu Graal métaphysique des peuples asiatiques.

Sur les ghâts, à toute heure, l'air était embaumé des fumées bleues du charas, tandis que des biscuits d'opium étaient distribués aux pèlerins.

Ceux qui s'étaient baignés demeuraient allongés, à méditer. Devant eux, passaient des défilés de dromadaires, de vaches, d'éléphants, avec, perchés sur leurs balcons, des gourous immobiles, assis en tailleur comme des statues, noyés sous des colliers de fleurs... Ces cortèges étaient suivis par des foules en délire qui dansaient et des femmes qui se pressaient en tendant leurs enfants à bout de bras afin que les gourous les bénissent.

« Hare, hare! Criaient-elles !